

2013

Initiation à la philosophie pour non-philosophes

Louis Althusser

G.M. Goshgarian

Follow this and additional works at: <http://scholar.oxy.edu/decalages>

Recommended Citation

Althusser, Louis and Goshgarian, G.M. (2014) "Initiation à la philosophie pour non-philosophes," *Décalages*: Vol. 1: Iss. 3.
Available at: <http://scholar.oxy.edu/decalages/vol1/iss3/9>

This Archive is brought to you for free and open access by OxyScholar. It has been accepted for inclusion in *Décalages* by an authorized administrator of OxyScholar. For more information, please contact cdla@oxy.edu.

Initiation à la philosophie pour non-philosophes

Louis Althusser, G.M. Goshgarian, PUF

Le mythe de l' État de Nature

L'État de Nature est un mythe, où les philosophes idéalistes imaginent que l'homme a vécu avant d'entrer dans l'État de société : la solitude de Robinson, par exemple, ou une communauté qui n'avait pas les « inconvénients » de la société que nous connaissons. Cet État de Nature s'appelle, dans nombre de religions, le Paradis.

Pour prendre l'exemple du Christianisme, le Paradis, c'était la condition d'un couple humain créé sans péché par Dieu et confié à la bonté de la nature. La nature était alors généreuse, elle nourrissait les hommes et, de surcroît, chose importante, elle leur était *transparente*. Non seulement il suffisait de tendre la main pour cueillir des fruits toujours mûrs pour la faim et la soif, mais il suffisait qu'Adam vît une chose avec ses yeux ou la prît dans sa main pour la connaître parfaitement. Contrairement à ce qu'on croit trop souvent, les hommes étaient dotés du droit à la connaissance de toutes les choses et cette connaissance était donnée par les sens, identiques à l'intelligence dans l'homme, identiques aux mots qui la désignaient et parfaitement *immédiate et transparente*. Adam n'avait pas besoin de travailler, de produire et de chercher pour connaître. Il connaissait, comme dit le « philosophe chrétien » Malebranche, « par simple vue¹ ». La vérité des choses était dans les choses, dans l'existence empirique des choses, il suffisait de l'en *extraire* par simple regard pour la posséder. L'abstrait était identique au concret. C'est l'image typique la plus parfaite de cette théorie de la connaissance qu'on appelle *l'empirisme*. Nous verrons qu'elle n'a pas disparu avec le mythe religieux du Paradis.

Mais il y avait encore autre chose dans ce mythe : l'idée que la nature était généreuse, qu'il suffisait d'y cueillir les fruits, toujours à portée de main : bref, *l'homme n'avait pas besoin de travailler pour vivre, pas plus qu'il n'avait besoin de travailler pour connaître*. On voit tout de suite qu'il existe un rapport certain entre l'idée de l'empirisme de la connaissance et l'absence de la nécessité du travail pour produire les moyens de subsistance. Dans les deux cas, la Nature, c'est-à-dire les objets, c'est-à-dire l'objet, suffit à tout : il n'est pas nécessaire de la transformer pour satisfaire les besoins humains, la réponse est déjà inscrite d'avance dans l'objet. Il

¹ *Éclaircissements sur la Recherche de la vérité*, IV, *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 823.

suffit de l'en extraire, et cette extraction est alors, dans sa simplicité et son immédiateté, la forme empiriste de l'abstraction. On voit donc que ces mêmes abstractions, dans lesquelles tous les hommes vivent, peuvent être représentées par la philosophie idéaliste comme étant l'effet simple du contact de l'homme et de la nature, c'est-à-dire de l'homme et des objets. Et on voit en même temps que cette conception défigurée de l'abstraction concerne à la fois la pratique de la connaissance, alors réduite à une « simple vue », et la pratique de la production, alors réduite à une simple cueillette de fruits toujours mûrs et toujours à portée de main (« *handgreiflich* », Hegel²).

Bien entendu, il y avait encore autre chose dans ce mythe : l'idée que les rapports humains étaient aussi transparents que les rapports entre les hommes et les objets de la nature. Et on comprend que les rapports entre les hommes puissent être dotés de cette transparence, à partir du moment où tous les problèmes des rapports entre l'homme et la nature sont d'avance réglés par la générosité de la nature. Aussi, dans cet État de Paradis ou de Nature, les croyants ou les philosophes donnent à l'homme un corps qui est lui-même transparent à son âme ou à son intelligence. Le corps n'est plus alors ce « tombeau » ou ce « voile » dont parle Platon³, cet obstacle à la connaissance de la nature et de soi qui s'interpose entre l'intelligence ou l'âme humaine et la nature soit du corps, soit des choses, cette chose opaque qui désire, qui a faim, plaisir et mal : le corps n'est rien qu'un pur ustensile qui obéit sans résistance à l'homme, qui n'a ni passions, ni désir, ni inconscient, et qui, n'étant que transparence pratique, est aussi, de ce fait même, transparence théorique.

Dans ces conditions, les rapports entre les hommes étant simples, clairs et sans aucun résidu, puisque les hommes suivent tous le « mouvement de la nature », qui est bon, il est clair qu'il n'existe non plus aucun problème juridique et politique, aucun de ces problèmes dont naissent les affres de la guerre et de la paix, du bien et du mal, etc. Dieu conduit les hommes du Paradis vers leur bien : il suffit pour cela qu'ils suivent leur droite raison et le « mouvement de la nature ». Par où l'on voit que toutes les abstractions sociales dont nous avons parlé, en particulier le droit et l'État, qui garantissent l'appropriation corporelle du concret, sont absentes du Paradis ou de l'État de Nature. Comme les rapports entre les hommes sont transparents et sans résidu opaque, comme il n'y a jamais de conflit ni de délit, il n'est pas besoin ni du droit, ni des tribunaux, ni de

² *Science de la Logique*, p. xx 18^{ème} paragraphe de l'Introduction, éd Suhrkamp p. 44.

³ *Cratyle* 400c.

l'État. Il n'est pas non plus besoin de morale, puisque le « mouvement de la nature », ou le « cœur », comme dira Rousseau, en tiennent lieu.

Cependant, chacun sait que cette trop belle histoire finit toujours très mal : le Paradis finit dans le péché, et l'État de nature dans les catastrophes de l'État de guerre. Et dans les deux occasions, ce qui déclenche la tragédie, c'est comme par hasard quelque chose qui a un rapport avec la morale, le droit et la politique, c'est-à-dire, justement, avec ces abstractions sociales dont les hommes ne peuvent pas se passer et que les mythes du Paradis et de l'État de Nature laissent de côté, dont ils « font abstraction ».

On connaît le mythe du péché originel : le couple humain du Paradis connaissait toutes les choses par simple vue, toutes les choses, *hormis* « le bien et le mal », figuré par un arbre auquel pendaient, comme aux autres, des fruits. Que la connaissance du bien et du mal fût ainsi à portée de main des hommes n'avait rien d'extraordinaire, puisque toutes les connaissances étaient données à l'homme de la même manière : à portée de main, il suffisait de les saisir. Mais ce qui était extraordinaire est que Dieu interdisait aux hommes de saisir justement les fruits, c'est-à-dire les connaissances, de l'arbre du bien et du mal.

Le mythe chrétien ne donne aucun raison pour cette interdiction, sauf que Dieu savait d'avance que si les hommes parvenaient à la connaissance de la différence entre le bien et le mal, il s'ensuivrait toutes sortes de conflits et de catastrophes et c'est pourquoi il leur interdisait cette connaissance. Cet argument peut paraître étrange, puisque Dieu était tout-puissant : il faut croire que sa toute-puissance s'arrêtait aux frontières de la connaissance du bien et du mal et qu'il ne pouvait rien pour empêcher la fatalité des événements produits par le mépris de son interdiction. Ce qui est encore une manière, à l'envers cette fois, *de reconnaître la toute-puissance de certaines abstractions*, puisque Dieu lui-même, qui a pourtant tout créé, ne peut rien contre certaines d'entre elles. Et de fait, une fois que « par distraction » (c'est ainsi que Malebranche explique le péché originel⁴, qui autrement est inexplicable, cette distraction étant elle aussi une forme d'abstraction, mais concrète, ponctuelle et donc unique en son genre) : les hommes (Ève) ayant saisi le fruit de l'arbre du bien et du mal, tout le bonheur du Paradis fut perdu, les hommes en furent chassés et ils virent qu'ils étaient nus, obligés de travailler pour vivre et aussi pour connaître.

C'est la même histoire qui est racontée, avec d'autres arguments, par les théoriciens de l'État de nature, de Locke à Rousseau et Kant. Mais, cette fois, ce n'est pas la morale (le bien et le mal) qui est à l'origine de la perte de

⁴ *Éclaircissements...*, IV, *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 851.

l'État de Nature, mais *leur* « origine », la propriété privée, l'appropriation physique de la terre, des fruits, des bêtes et de l'argent, qui, se généralisant, produit des conflits de frontières et une guerre qui tend à être générale, l'État de guerre. Et c'est à grand-peine que les hommes parviennent à instaurer entre eux *ces abstractions sociales*, ces rapports sociaux que sont, dans le contrat social, le droit, la morale, l'État et la politique, pour faire régner parmi eux les bienfaits de la paix civile, qui ne ressemble que de très loin à la paix des origines, la paix perdue de l'État de Nature.

Il y a dans tous ces mythes une très profonde vérité matérialiste, malgré leur forme de pensée idéaliste. On y trouve en effet l'idée que *Dieu lui-même ne saurait faire abstraction*, dans la création du monde et des hommes, *de la loi universelle de l'abstraction*, donc qu'il lui est lui-même soumis, ce qui est une manière de reconnaître indirectement la toute-puissance de cette loi. On y trouve l'idée que si l'on tente de chasser radicalement toute abstraction de la vie humaine, *elle se réfugie quelque part et devient justement l'objet d'un interdit*⁵ : et c'est cet interdit qui est la condition de possibilité absolue de ce rapport immédiat, donc sans abstraction, entre les hommes et le monde et entre les hommes entre eux, y compris entre l'homme et la femme, qui découvrent, comme par hasard, qu'ils ont un *sexe*, cette « abstraction » essentielle à leur existence humaine, en même temps qu'ils découvrent la différence entre la connaissance du bien et la connaissance du mal, c'est-à-dire la vraie connaissance.

On y découvre que les hommes, une fois tombés dans le « péché », c'est-à-dire dans leur véritable condition, celle qui n'est plus travestie par l'imagination d'un État de Nature, sont contraints, sous des rapports sociaux, aux rapports sexuels, au travail pour vivre, et au labeur de la recherche des connaissances, qui ne leur viennent plus de la « simple vue », mais de la pratique réelle, celle qui transforme la nature. On y découvre, en bref, qu'on est sortie de cette « *abstraction* » *imaginaire* (forgée pour des raisons qui intéressent évidemment la religion établie), où les hommes sont en rapport immédiat et direct avec les choses, qui leur livrent immédiatement leur vérité, pour entrer dans le monde de la vie réelle, où il faut travailler pour produire et connaître, un monde où l'abstraction change de sens, n'est plus cette simple « lecture », cette simple « cueillette », cette simple « *extraction* » immédiate de la vérité des choses dans les choses, mais devient au contraire un véritable *travail* où il faut non seulement une

⁵ [Note d'Althusser] Cet interdit fait fonctionner le système de l'État de Nature : qu'on songe ici à l'interdit de l'inceste (lui aussi ponctuel) qui fait fonctionner les sociétés primitives, soumises, elles aussi, aux rapports du *sexe*.

matière première, mais une force de travail (l'homme) et son savoir-faire et des instruments de travail (les outils, les mots) pour connaître.

Mais par là, nous arrivons à une conclusion qui n'est pas sans intérêt sur la philosophie (ou même la religion). Car qu'avons nous pu observer dans notre analyse ? Que cette conception du monde religieuse ou philosophique, celle du Paradis ou de l'État de nature, toute religieuse, toute idéaliste qu'elles fussent, contenaient pourtant, d'une certaine manière, *renversée*, peut-on dire, ou plutôt déplacée, la reconnaissance de la réalité matérielle des conditions de l'existence, de la reproduction (sexuelle), de la production, et de la connaissance humaines. Bien sûr, pour en arriver là, il faut pouvoir « interpréter » ces mythes ou ces philosophies. Mais cette interprétation n'est pas arbitraire. Elle s'appuie au contraire sur des éléments qui figurent bel et bien à *l'intérieur de ces mythes* et de ces philosophies, et qui ne sont sans doute pas là par hasard, mais par une profonde nécessité.

Cette nécessité, nous pouvons, pour le moment, la repérer en disant que ces mythes et ces philosophies n'étaient pas l'œuvre d'individus humains isolés qui pensaient et écrivaient pour eux seuls, mais, au contraire, d'individus historiques qui écrivaient pour être compris et être suivis par les masses populaires. On a dit que le mot « religion » venait d'un mot latin signifiant « lien ». Une religion est ainsi une doctrine destinée à relier entre eux tous les hommes d'un même peuple. Les mythes religieux ont ainsi cette fonction : permettre aux hommes et aux femmes à qui ils s'adressent de se relier les uns aux autres par les mêmes croyances et de « former un seul peuple ».

Il en va de même des mythes philosophiques de l'État de Nature. Ce n'est pas un hasard s'ils ont surgi dans la période de la formation de la bourgeoisie montante, s'ils ont exprimé ses aspirations, traduit ses problèmes et proposé ses solutions, et s'ils étaient ainsi destinés à *cimenter l'unité* de la même bourgeoisie et de grouper autour d'elle tous les hommes qui avaient intérêt à son triomphe social et politique. Or, quand on s'adresse ainsi aux masses humaines dans un mythe religieux or philosophique, si on veut en être entendu, il faut bien *tenir compte dans le discours de ce mythe lui-même, et de l'existence de ces masses, et de leur expérience pratique, et de la réalité de leur condition*.

Il faut donc que, soit dans le mythe religieux, soit dans le mythe philosophique, figure *quelque part* la réalité des conditions de vie de ces masses, de leur expérience et de leur exigences. Et quand je dis qu'il *faut bien les gagner*, il faut l'entendre en un sens très fort : il faut désarmer d'avance leur résistance, il faut prévenir leur opposition. Leur opposition à

quoi ? Mais, justement, à la conception du monde qu'on leur présente et qui ne sert par leurs intérêts, mais les intérêts de tout autres groupes humains, que ce soit la caste de prêtres, ou l'Église, ou la classe sociale au pouvoir, etc.

Voilà qui commence à nous donner une idée un peu plus riche de la philosophie, même lorsqu'elle s'abrite encore sous la religion. Elle ne se contente pas d'affirmer des propositions (ou « Thèses ») sur l'ensemble des êtres existants ou simplement possibles, donc non-existants ; elle affirme ces propositions d'une manière *qui concerne moins la connaissance de ces êtres que les conflits dont ils peuvent être l'enjeu*. C'est pourquoi toute philosophie (allons jusque-là) est hantée par son contraire, c'est pourquoi l'idéalisme est hanté par le matérialisme, tout comme le matérialisme est hanté par l'idéalisme, car chaque philosophie reproduit en quelque sorte à l'intérieur d'elle-même le conflit dans lequel elle se trouve engagée à l'extérieur de soi.

Par quoi commence à se découvrir le sens de cette *abstraction* si particulière que nous avons pu observer dans la philosophie. C'est une abstraction bien étrange en effet, puisqu'elle n'a pas pour objectif de rendre compte de la connaissance des choses qui existent dans le monde, comme fait la science, mais de parler de tout ce qui existe et même n'existe pas, sur un mode tel qu'il implique *un conflit antérieur*, toujours présent, portant sur la place, le sens et la fonction de ces êtres, conflit qui commande la philosophie *du dehors* et que la philosophie est obligée de porter à *l'intérieur de soi* pour pouvoir exister comme philosophie. Donc une *abstraction active* et pour ainsi dire *polémique*, divisée d'avec elle-même, qui concerne non seulement ses prétendus « objets », puisqu'ils peuvent aussi bien exister que pas, mais aussi en ce qui concerne ses propres positions, ses propres « thèses », puisqu'elles ne peuvent être affirmées qu'à la condition paradoxales d'être en même temps niées par des thèses contradictoires, certes confinées dans la portion congrue de cette philosophie, mais tout de même présentes. Or c'est évidemment ce caractère *très inattendu* de l'abstraction philosophique qui la distingue de l'abstraction de la connaissance technico-pratique comme de l'abstraction de la connaissance scientifique. Mais, en même temps, nous l'avons vu, c'est ce caractère qui la rapproche étrangement de l'abstraction idéologique.